

**Mademoiselle,  
à la folie !**

Pascale Lécosse

Mademoiselle,  
à la folie !



© 2017 Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0200-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

À Pierre, à mes fils, ma plus belle histoire.  
À Corton.

« Un des plus beaux présents  
que la nature puisse faire  
à un comédien,  
c'est la mémoire :  
si elle lui est infidèle,  
le personnage qu'il représente  
disparaît ; on ne voit plus  
que l'acteur. »

Dazincourt.

Je m'appelle Catherine, Catherine Delcour. J'aurai quarante-huit ans dans quelques mois, je suis plus vieille que ma mère ne l'était quand elle s'est tuée dans un accident de la route – elle venait d'avoir quarante ans. J'habite un grand appartement sur l'île Saint-Louis, où je vis depuis... Depuis je ne sais plus quand. J'ai aussi une maison à la campagne, mais c'est à Paris que j'aime être, dans mon quartier, où les touristes ne me connaissent pas et où les commerçants restent discrets. Quand je désire quelque chose ou quelqu'un, il m'arrive, pour l'obtenir, d'implorer un dieu que j'oublie aussitôt après. Je ne crois pas au destin,

ce que je veux, je le prends. J'ai depuis toujours le goût de l'effort, du travail, sans lesquels le talent ne suffit pas. L'échec me fait horreur et je suis loin de penser, comme certains, que c'est un mal nécessaire. C'est un mal, point. Que je me suis efforcée d'éviter tout au long de ma vie. Je n'ai pas peur du temps qui passe mais du temps perdu. Quant à la maladie, le meilleur remède que j'ai trouvé pour la combattre, c'est de rester en bonne santé. Je ne me ressers jamais d'un plat, j'ai renoncé au fromage, au pain, et je finis rarement mon verre de vin. Je fais du sport, raisonnablement, je travaille ma respiration et ma mémoire. Je fais l'amour régulièrement et bien. Je dors huit heures d'affilée, quel que soit le fuseau horaire qui m'abrite. Je ne fume pas, je ne me drogue pas, je bois du champagne chaque jour. Je

canalise mes énergies vers ce et ceux qui m'élèvent, je fuis la médiocrité. Mon fonds de commerce, c'est moi et j'en prends le plus grand soin.

Le théâtre est ma façon de vivre, je l'aime à jamais, et le cinéma, ma façon de travailler, je ne peux me passer ni de l'un ni de l'autre. Je vieillis avec mes rôles, d'abord *Le petit chat est mort*, puis *Bérénice*, en attendant d'incarner Maude... Je veux tout jouer avant d'être fauchée. Le théâtre est un paradoxe, entre contraintes et libertés, qui convient parfaitement à ma personnalité. Je ne saurai pas écrire ni mettre en scène. J'aime être dirigée, j'ai besoin d'être guidée dans mes déplacements et dans mes intentions pour défendre un texte. Le public est mon partenaire, je suis devenue comédienne pour qu'il m'aime.

D'abord le Conservatoire puis la Comédie-Française, que j'ai quittée sans regrets pour le cinéma. Puis le théâtre à nouveau, où je joue aussi bien sur les scènes du public que sur celles du privé, ce qui est rare. Ma vie est une ligne droite qui me conduit vers l'infini du répertoire, dont je me nourris sans jamais en être rassasiée. J'ai grandi dans un trois-pièces boulevard de Courcelles, à la hauteur de la rue de la Néva, là où mes grands-parents se sont installés avec beaucoup d'autres de leur sang, recréant ainsi un peu de leur Russie natale – celle d'avant la révolution. Pour fêter mes douze ans, ma mère m'a conduite à l'Opéra où se jouait *Madame Butterfly*. Ce fut pour moi une révélation et aussi son dernier cadeau : elle s'est tuée quelques jours plus tard. Sa voiture s'est encastrée dans un camion qui lui



a coupé la route : elle est morte sur le coup. J'ai dû pousser et me construire sans elle, adorée par un père accablé qui a vécu arrimé à son souvenir. Un papa pudique, maman à ses heures, quand les transformations de mon corps liées à la puberté ont exigé qu'il trouve les mots pour me rassurer. Il m'a consolé de mon premier chagrin d'amour, m'a encouragé pour ma première audition. Il est mort l'année dernière en cueillant des cerises.

Depuis qu'il souffrait d'arthrose et que je lui avais fait promettre de ne plus monter à l'échelle, il cueillait les cœurs-de-pigeon sur les branches les plus basses. J'apprenais mon rôle, installée sur un transat, quand il est tombé à genoux, sa chute amortie par l'herbe épaisse et grasse. Son panier s'est renversé, répandant autour de

lui une coulée rouge acidulée. Il s'est écroulé face contre terre, à côté des fruits, comme pour ne pas les écraser. Je me suis précipitée, je l'ai retourné sur le côté, sa tête posée dans le berceau de mes bras, j'ai déboutonné son col de chemise, j'ai couvert son visage de baisers, caressé ses cheveux, crié : Papa, Papa ! Quand les pompiers sont arrivés, tout était fini, ils ont transporté son corps à l'étage, dans cette chambre qu'il avait choisie malgré les marches qui y menaient parce qu'elle donnait sur l'église du village et qu'il aimait que les cloches lui indiquent l'heure. Dès qu'il arrivait, il ôtait sa montre, la posait sur l'étagère de la bibliothèque du salon, toujours la même, celle qui abrite les tomes des *Mémoires d'outre-tombe*, pour ne la reprendre qu'à la fin du week-end ou des vacances, quand nous quitions

la maison. Je la porte à mon poignet désormais. Le docteur et les pompes funèbres se sont chargés du reste. Il repose près de ma mère, Vera, dans le carré juif du cimetière Montparnasse. J'avais demandé à un rabin de bénir le cercueil, autour duquel certains de ses anciens élèves – il enseignait le russe – étaient venus lui rendre hommage. Nous avons tous déchiré nos vêtements à l'endroit du cœur, comme la coutume l'exige. Bien que Boris ne fût pas croyant, j'avais tenu à respecter le rituel pour son dernier voyage.

Je revois Mina rassembler les feuilles stabilotées de mon scénario, éparpillées par les vents de saison jusqu'au pied du cerisier à l'abri duquel mon père avait succombé. Sa présence m'a permis de dépasser la douleur et le manque viscéral que j'ai encore de lui.

J'avais trente ans quand je l'ai rencontrée et j'étais déjà célèbre. Elle travaillait comme productrice pour une émission sur une chaîne du service public, dont le concept était de croiser, sur l'actualité, le point de vue de personnalités du monde politique et artistique. J'avais accepté de participer au débat à la seule condition d'être confrontée à Jean Rivière, alors ministre des Affaires étrangères. Mina Flamand m'avait proposé d'autres noms au téléphone, que je refusai :

— Ce sera avec lui, ou ce ne sera pas !

Mina Flamand avait poliment raccroché sur un énigmatique « À bientôt, mademoiselle ! ».

J'avais oublié notre conversation, lorsque, quelques jours plus tard, elle me rappela et m'informa que le ministre acceptait de modifier son emploi du

temps pour participer à mes côtés à l'émission. Je me souviens d'avoir souri en raccrochant, satisfaite et flattée que Jean Rivière bouscule son agenda pour me rencontrer. Il est devenu mon amant le soir même de l'enregistrement de l'émission, dans la loge que m'avait réservée la production. Nous avons fait l'amour debout et sans nous déshabiller, adossés à la mince paroi qui menaçait de s'écrouler sous la force de notre étreinte. Nous nous sommes rajustés gaiement et nous avons quitté les studios d'un pas accordé, pressés de recommencer. Nous l'avons encore fait dans sa voiture, malgré la présence de son chauffeur, puis chez moi, une partie de la nuit, avant qu'il ne rentre retrouver sa femme endormie sagement – j'imagine. Peu de temps après, j'ai engagé Mina Flamand comme assistante. Depuis, elle négocie mes